

mots de bienvenue, et sur sa demande on lui fit immédiatement place dans le cercle élargi. Ceux qui se trouvaient là étaient des jardiniers, des fellahs, de petits cultivateurs du bled qui venaient vendre à la ville les produits de leurs récoltes. Du moins, ils se firent d'abord passer pour tels; mais, dans l'animation du repas, Moktar finit par leur inspirer confiance, et des mots leur échappèrent qui firent tressaillir le caïd. Ces gens n'étaient rien moins que des mécontents, eux aussi. A l'un Moktar avait saisi son champ; à l'autre, il avait enlevé son esclave; tel l'accusait d'avoir condamné à mort son père, et tel autre d'avoir fait jeter son fils dans un silo. Ces haines ne se réunissaient pas là par hasard; chaque midi et chaque soir on se retrouvait en ce lieu pour comploter la vengeance, et l'on n'attendait que l'occasion...

Une fureur terrible s'empara du jeune potentat; et comme il n'avait pas l'habitude de se contraindre, il se leva dans un grand transport de colère, en criant:

— Je ne veux pas en entendre davantage!... Je suis un ami du caïd Moktar!...

Peut-être s'attendait-il, lui, l'homme accoutumé aux adulations, peut-être s'attendait-il à les voir s'écrouler à genoux en courbant le front devant ce nom terrible?... Il fut alors cruellement détrompé!... Tous les conspirateurs se ruèrent vers lui et tombèrent dessus à bras raccourcis, si bien que le jeune homme reçut pour la première fois de sa vie une correction formidable. Il put ainsi se rendre compte par lui-même des impressions que devaient éprouver ceux qu'il condamnait à pareille peine.

Mais ce ne fut pas tout. Lorsqu'il fut couché par terre, pantelant et épuisé, un grand gaillard lui posa la pointe d'une *koummya* sur la gorge, et ce, assez fort pour faire perler du sang.

— Nous pourrions te tuer, dit l'homme, mais nous avons pitié de ta jeunesse. Tu n'as sans doute pas souffert encore et tu ne sais pas que Moktar est aussi fourbe et cruel envers ses amis qu'envers les étrangers? Je ne t'en citerai pour preuve que ce qu'il fit du vénérable *fkih*, son ancien maître, qui est en prison depuis six ans!... Nous allons donc te laisser la vie, persuadés qu'un jour ou l'autre tu viendras toi aussi te joindre à nous. Seulement, nous exigeons que tu nous jures de ne rien révéler au

caïd, ni par paroles, ni par écrits, ni par gestes, de ce que tu as vu et entendu ici.

Moktar, grondant comme un lion captif, se tordait sous l'étreinte et ne répondait pas. Alors le *koummya* s'enfonça un peu plus, et le malheureux sentit deux minces filets chauds descendre en collier sur son cou, à droite et à gauche, et se réunir sous sa nuque.

— Je jure, se hâta-t-il de balbutier, je jure que si jamais le caïd Moktar sait vos projets, ce sera par vous-mêmes qu'il les apprendra!...

Rassurés, ils le lâchèrent.

Le jeune homme se releva honteux, meurtri, couvert de poussière. Il se secoua, remit un peu d'ordre dans ses vêtements, et après avoir lancé un haineux regard circulaire, il sortit du fondouk redevenu silencieux.

Le bruit de la rixe n'avait attiré aucun *mokhrazni*.

— Ma police est bien faite!... grommela Moktar, s'éloignant à pas précipités.

C'était la nuit déjà. Peu de passants circulaient dans les rues. Les rares ouvertures des maisons laissaient à peine filtrer quelque lumière, et le puissant Sidi pensa qu'il allait s'égarer sûrement dans sa ville: il la connaissait si peu!... Dans le silence, les voix des rossignols et des fontaines modulaient des duos délicieux. Jamais Moktar ne s'était senti troublé comme ce soir par la poésie des humbles choses, et il se demanda en toute sincérité si les coups qu'ils avait reçus n'avaient pas changé quelque chose en lui — qui sait?... — lui faisant une âme plus tendre...

Enfin, il passa devant la porte grande ouverte d'un *kaouadji* dont la salle basse était largement éclairée. Des airs de violons et de flûtes, des tam-tams et des voix féminines annonçaient la présence d'une troupe de Chirates; Moktar jugea qu'une tasse de café à la cannelle lui ferait du bien après la rossée qu'il avait reçue, et il entra dans la maison.

Dans la salle meublée de nattes et de coussins, contre les lambris de faïence bleue, il y avait foule. Le *kaouadji* et ses négrillons n'arrivaient pas à servir la clientèle enturbannée, et près du seuil, les galoches jaunes s'amoncelaient en tas respectable. Il n'y avait plus un bout de natte, plus un coussin disponibles. Moktar prit le parti de rester debout comme l'avaient déjà fait trois douzaines de retardataires et jouant des coudes, il se faufila: il